

a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore ; mais lui convoque le gouvernement.

— "Qu'avez-vous fait de mes enfans les soldats, qui dit aux avocats ; vous êtes un tas de galopins qui vous fichez du monde, et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content."

Pour lors, ils veulent babiller et le tuer ; mais minute ! Il les enferme dans leur caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres, et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup, passe Consul ; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Être suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole ; lui rend ses églises, rétablit sa religion, les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content : *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être traçassés ; *secondo*, le bourgeois qui fait son commerce sans avoir à craindre le *rapiamus* de la loi ; *tertio*, les nobles qu'il défend d'être fait mourir, comme on en avait injustement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle ; parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, il paraît en Italie comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit ; les Autrichiens sont avalés à Marengo comme des goujons par une baleine ! Haouf !... Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que tout le monde l'entende, et ça a suffi. — "Nous n'en jouons plus," que disent les Allemands. — "Assez comme ça ! disent les autres. Total : l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'Empereur a inventé la Légion d'Honneur, une bien belle chose, allez.

— "En France, qu'il a dit à Boulogne devant l'armée entière, tout le monde a du courage ! Donc le Civil qui fera des actions d'éclat dans sa partie, sera soldat, et le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'Honneur."

Nous autres qui étions là-bas, nous revenons d'Égypte. Tout était changé ! nous l'avions laissé général ; en un rien de temps, nous le retrouvons Empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie, comme il ne s'en était jamais vu dans la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Égypte, dans le désert près de la Syrie, *l'homme rouge* lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire : — "Ça va bien." Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui sur ses pieds, *l'homme rouge*, qui lui dit : — "Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras Empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, des Provinces Illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier Aigle de la Légion d'Honneur, et tout." Cet *homme rouge*, voyez-vous, c'était son destin, son idée à lui ; une manière de pion qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru cela ; mais *l'homme rouge* est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il lui venait dans les moments durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc au couronnement, Napoléon l'a vu pour la troisième fois, et ils convinrent de bien des choses.

Puis l'empereur va à Milan se faire couronner roi d'Italie. Là commence véritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait lire passe officier. Puis, voilà les pensions, des dotations de duchés qui pleuvent, des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France ; enfin la Légion d'Honneur garnie de rentes pour les simples soldats, sur lesquelles je touche encore ma pension. Enfin voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'Empereur, qui savait qu'il devait être l'empereur de tout le monde, pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idées, des monuments de fée. Là où il n'y avait pas plus que sur ma main ; une supposition, vous reveniez d'Espagne pour passer à Berlin ; hé bien, vous retrouviez des arches de triomphe avec des simples soldats mis en belle sculpture, ni plus, ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savans, des fêtes, des lois, des vis-à-vis, des ports, et dépense des millions de milliards ; et tant et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire quelque chose ; comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation à l'ordre du jour :

— "Mes enfans, est-il juste que les parens de votre Empereur tendent la main ? Non. Je veux qu'ils

soient flamans tout comme moi ! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout, que les soldats de la Garde fassent trembler le monde, et que la France couche où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma monnaie : *Dieu vous protège !*..."

"Convenu ? répond l'armée. On t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette." Ha ! c'est qu'il n'y a pas à reculer, voyez-vous ? Et s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs et grimper ; heureusement, il n'en a pas eu la volonté. Les rois qu'étaient habitués aux douceurs de leurs trônes se font naturellement tirer l'oreille ; et alors en avant, nous autres. Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers ! Alors on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'Empereur faire ça sur les géographies..."

Là, le fantassin décrivait lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange.

(A continuer.)

La rente viagère.

En 1824, Charles Blondel étudiait le droit à Paris. Comme beaucoup de jeunes gens de cette époque, Charles suivait les cours avec une remarquable inassiduité. Logé loin de l'école, dans un quartier fashionable, il se rendait rarement à l'appel, et s'occupait beaucoup plus de ses plaisirs que de la jurisprudence. La tranche de ses cinq Codes (il n'y en avait que cinq alors) avait conservé tout le lustre virginal de ses couleurs variées. Il vivait joyeusement, en riche héritier, regardant peu à la dépense, et empruntant souvent et à tout prix pour combler les lacunes qui venaient faire brèche entre les quartiers de sa pension.

Le père de Charles, honnête propriétaire, vivait patriarémalement dans le Nivernais. Il aimait son fils avec faiblesse. Aux vacances, Charles venait passer quelques semaines à la campagne, épiant un bon moment pour fuir à son père l'aveu de ses coûteuses fredaines, et lui dire le chiffre de ses dettes. Justement effrayé des profusions de son fils, le père s'épuisait en remontrances, puis il payait en soupirant. C'était un bien grand chagrin pour le vieillard de prévoir que toute sa fortune, si lentement acquise et si pieusement ménagée, périrait entre les mains d'un fils prodigue, et que, malgré ses soins, la misère atteindrait ce fils chéri. Aussi, se sentant vieux et moribond, il tourna toutes ses pensées vers le moyen de mettre sa fortune à l'abri, et la poser de façon à ce que, lorsqu'elle lui viendrait, Charles ne pût la dissiper. Voici ce que sa prudente sollicitude lui suggéra : il écrivit dans son testament qu'il désirait être enterré dans sa terre du Nivernais, pensant que dès lors Charles reculerait devant l'idée d'aliéner cette propriété, et de vendre les os de son père. Le reste de son bien consistait en rentes sur l'état ; il les vendit, et en constitua la valeur en une rente viagère de 10,000 francs sur la tête de Charles. Le capital ainsi était perdu pour Charles et pour sa descendance ; mais sans cette mesure tout sans doute aurait été bientôt perdu, capital et intérêts. Et puis ce placement grossissait le revenu, et de cette façon il y avait chance que Charles s'en contenterait. Ainsi donc la terre du Nivernais étant mise sous la sauve-garde de la piété filiale, le reste de la fortune fut rendu insaisissable pour les créanciers futurs, et placé de manière à ce que l'aliénation en devint fort difficile d'abord, et tellement désa-

vantageuse qu'il fallût être à la fois prodigue et fou pour l'effectuer. Ces dispositions prises, le bon père mourut tranquille.

Charles ressentit vivement cette perte. Sa douleur fut franche et sans arrière-pensée. L'idée de l'héritage n'arrêta pas une seule larme au bord de ses yeux, car c'était un jeune homme d'un bon naturel et d'un cœur pur. Il accomplit fidèlement le vœu de son père, et puis, tout à sa douleur solitaire et rêveuse, il demeura un grand mois à la campagne. Sans doute il y serait resté plus longtemps si un incident de la succession ne l'eût rappelé à Paris. Là, le tourbillon des plaisirs le prit et dissipa peu à peu sa mélancolie. Il entra avec abandon dans cette belle vie de jeune homme riche, ondoyante vie de fêtes, d'amours, d'élégance, de joyeux propos, de duels, d'orgies, de jeu, de tout ce qu'il y a de poétique enfin dans notre monde fait comme il l'est, semé d'entraves, d'obstacles et de préjugés, dont on fait bon marché lorsque l'on a vingt-trois ans, de l'esprit et du cœur, tout ce qu'avait Charles enfin.

Nous n'entrerons pas certes dans le détail de cette vie poétique ; ce serait des volumes à remplir, et tant de volumes ont été déjà remplis ainsi ! Cette vie a si peu besoin d'être écrite d'ailleurs, tant elle est facile à prendre sur le fait, tant le spectacle nous en est publiquement donné tous les jours ! spectacle qui ne dure guère plus qu'une action dramatique ordinaire, et dont le théâtre n'est guère plus grand qu'un théâtre royal. Du café de Paris à l'Opéra, vous la voyez toute en une soirée, cette vie ! vous la voyez dans tous ses détails et sous toutes ses faces, à cheval, en voiture, à table, parée, folle, spirituelle, joueuse, avec ses amours, ses querelles, ses éclats de toute sorte, comédie, drame et parade, dont les acteurs se renouvellent souvent, tant les rôles sont difficiles à tenir ! De ce monde, Charles fut un des coryphées les plus brillans et les plus soucieux. Le luxe sans frein, les jours et les nuits prodigués, l'or jeté à tout propos et au moindre propos, une vie à user en quelques mois la plus verte jeunesse et la plus solide million..... le revenu de Charles n'y pouvait suffire long-tems ; la dette y pourvut ; et, au bout de l'an, il fallut bien que Charles vendit sa terre du Nivernais, où reposait son père.

Le jour où fut signé l'acte de vente fut un jour de sages réflexions. Charles arrêta le plan d'une réforme. Il descendit à son étude pour décider lequel de ses deux chevaux il vendrait ; il dit à son valet de chambre de se pourvoir ailleurs, et s'informa si l'étage au-dessus de son appartement serait vacant pour le terme prochain. Il était bien décidé à réduire son train de moitié. Mais la nuit porta ses mauvais conseils ; toute sa bonne et sincère résolution s'en était allée le lendemain ; il garda ses deux chevaux, ses gens, et son premier étage, tout son luxe.

Aussi arriva-t-il que, dès l'année suivante, Charles était réduit à vendre sa rente viagère.

Comme il se rendait à ce sujet chez son avoué, il rencontra le plus ancien et le meilleur de ses amis, Anastase, à qui il raconta tout simplement l'affaire qui volait au plaisir sa matinée tout entière.

Anastase était un ami rare, hostile aux faiblesses de ses amis ; et employant toutes ses forces à les retenir au bord de l'abîme quand leur pied y glissait. C'était avec cela un jeune homme d'un bon sens poétique, la plus rare espèce de bon sens et la plus excusable. Austère et solennel, Anastase était